# Livres, compte rendu critique. Jessye Norman : « Tiens-toi droite et chante ! » (Fayard)

**Livres, compte rendu critique. Jessye Norman : « Tiens-toi droite et chante ! » (Fayard).** Moins autobiographie que mémoires au fil de l'humeur et des thématiques qui lui sont chères, le texte de Jessye Norman reste surtout un « merci » à la vie, une profession de foi, un hymne aux valeurs humaines supérieures qui permettent de rendre notre existence et notre monde meilleurs… Si tant est que nous puissions influencer le cours des choses. Dans le cas de la diva américaine dont la carrière débute en 1960 et s'achève officiellement à la fin des années 2000, la détermination et l'optimisme (« tiens toi droite et chante! ») sont un moteur exceptionnel pour réaliser les rêves d'accomplissement d'une voix phénoménale. Pourtant l'itinéraire de cette enfant née à Augusta en Georgie, outre ses dons vocaux prodigieux, traverse des événements politiques et sociétaux majeurs qui ont marqué l'après guerre : dans son pays, les lois racistes et la ségrégation qui ont suscité tout un mouvement populaire pour l'égalité des citoyens américains ; puis jeune cantatrice passée à Berlin dans les années 1960, écoutes discrètes et loi du secret comme du soupçon à l'époque de la guerre froide. Il faut lire ses souvenirs d'enregistrements à Dresde par exemple pour comprendre le climat et les conditions d'une époque troublante et surréaliste.

## Les combats de Jessye

L'enfant s'est construite grâce aux valeurs léguées par sa famille, sa grand mère qui chantait les spirituals à l'église en traversant les allées pour saluer ses voisins ; ses parents, responsables, justes, et surtout engagés pour l'émancipation des droits des noirs. La chanteuse, star du lyrique au XXème garde chevillé au corps, cet amour de la liberté, mais aussi du travail, de la discipline, de la dignité partout, toujours, comme un phare tourné vers les autres.
Le mélomane comme l'admirateur de la personne humaine retrouvera sa « Jessye » : une conscience pleine et libre soucieuse d'empathie, de reconnaissance et de fraternité. Les chapitres sur le travail artistique, la collaboration avec les chefs et les confrères sont rares, donc très appréciés, disséminés au fil des pages.



Heureusement, Jessye parle de ses rôles fétiches, de ses compositeurs de prédilection, de ses rencontres : Jocaste d'Oedipus Rex (chanté au festival de Matsumoto en 1993 sous la direction d'Ozawa), Didon (Purcell et de Berlioz), Phèdre (certains soirs enchanteurs de 1982 au Festival d'Aix en Provence), Erwartung naturellement… ; travail avec les compositeurs vivants tels Tippett (A child of our time, célébration déchirante contre l'inhumanité de la guerre et de la Shoah) ou Messiaen (Poème pour Mi) ; Schubert, Mozart, Wagner, surtout Richard Strauss dont elle explique la portée poétique et spirituelle des Quatre derniers lieder sur près de 2 pages ! On passe volontiers les nombreuses récompenses, distinctions, médailles et invitations prestigieuses dont évidemment les célébrations en 1989 de la Révolution française où Jessye fut notre Marianne, entonnant la Marseillaise, drapée dans les couleurs tricolores telle la pythie d'une ère nouvelle (que l'on attend toujours). C'était l'époque où Paris

créait l'événement… comme Berlin dont le mur tombait. Jessye Norman raconte alors l'enregistrement à Dresde qu'elle réalisait et qui tombait à pic : Fidelio de Beethoven et son hymne à la liberté. Cela ne s'invente pas.
De page en page, se précise une femme qui affirme ses valeurs humaines, son humilité face à la vie, sa gratitude pour ceux qui l'ont aimée et qui continuent de l'accompagner.

Au final c'est plus une leçon de vie que le catalogue d'anecdotes scrupuleusement inscrites selon les productions et les enregistrements vécus. Il en ressort un portrait de femme admirable qui brille par son exigence autant artistique qu'humain, son désir d'empathie et sa curiosité pour les autres. Les divas d'aujourd'hui ferait bien de méditer sur ce qu'elles apportent de concret à la société, après avoir tant reçu de leur public et admirateurs. **Jessye Norman serait-elle la dernière représentante des divas aussi charismatiques que généreuses ?** Tant de déclarations pour le respect, l'égalité, le don sont méritoires de la part d'une artiste qui a profité du star system des années 1980 et aussi du marketing vertigineux du classique à l'époque florissante du compact disc. Pudiquement, l'éditeur ne communique pas l'année de naissance de la Diva (15 septembre 1945) : il s'agit donc aussi d'une publication soufflant les 70 ans de la cantatrice inoubliable. Bonne anniversaire, Jessye !

Livres. **Jessye Norman : «  Tiens-toi droite et chante ! »** (Fayard). EAN : 9782213686189.  Parution : le 29 avril 2015. 350pages. Format : 135 x 215 mm. Prix public TTC:  20.90 €.

LIRE aussi notre **annonce du Livre : Tiens toi droite et chante ! par Jessye Norman (Fayard)**

# CD, coffret. Compte rendu critique. Itzhak Perlman : complete Recordings on Deutsche Grammophon (25 cd)




CD, coffret. Compte rendu critique. **Itzhak Perlman : complete Recordings on Deutsche Grammophon (25 cd)**. La prestigieuse étiquette jaune, Deutsche Grammophon célèbre les 70 ans du violoniste israélien Itzhak Perlman (le 31 août 2015) en lui dédie un important coffret cd qui réunit l'ensemble de ses enregistrements pour le label. Perlman a gravé 25 albums pour Deutsche Grammophon et Decca entre 1968 et 2001, comptant certaines collaborations scellées sous le signe de l'amitié complice et de la haute technicité toujours finement inspirée. Itzhak Perlman a fait ses débuts chez DG avec les concertos pour violon de Berg et Stravinsky (1978, Seiji Ozawa, direction) ; il a séduit de nouveaux admirateurs par sa chaleur humaine et une générosité flexible qui favorisent les collaborations, ainsi dès 1968, le disque premier, fondateur ici, comprenant la Sonate proustienne de Franck et le Trio de Brahms (avec cor), enregistré à Londres en 1968 ; ou le Concerto pour violon d'Elgar (sous la direction de Barenboim, 1981).

Les concertos de Saint-Saëns et Wieniawski (1983), la Symphonie espagnole de Lalo (1980), un disque de pièces célèbres avec Zubin Mehta (Sarasate, Ravel, Chausson, Saint-Saëns…, 1986)  et les Quatre Saisons de Vivaldi (réunissant à Tel Aviv en 1982, et sur instruments modernes la crème des

violonistes des années 1980 : ) font également partie du coffret. On y retrouve aussi des perles comme l'album « Bach Arias » avec la soprano aussi suave qu'impossible, Kathleen Battle et donc son partenaire, Perlman au violon obbligato (1989-1990), des Concertos de Tchaïkovski et de Chostakovitch avec Perlman cette fois à la baguette à la direction du Philharmonique d'Israel (Tel Aviv, 2001), dirigeant son jeune protégé Ilya Gringolts, et la redécouverte de deux ensembles majeurs pour les années 1980 toujours: Concertos de Mozart (Wiener Philharmoniker, James Levine, Vienne, 1982-1985) et les Sonates pour violon et piano de Beethoven réalisées avec la complicité de Vladimir Ashkenazy à Londres au début des années 1970 (1973-1975), deux cycles réinstaurées au catalogue pour la première fois depuis des années. Les CD reprennent les programmes et pochettes d'origine. La notice accompagnant le coffret est en anglais et en allemand.

**Violon subtil et éloquent**

**Notre avis.** Pour ses 70 ans, Deutsche Grammophon édite un coffret mémoire regroupant les enregistrements les plus significatifs voire convaincants du violoniste né à Tel Aviv en 1945 de parents polonais : Itzhak Perlman. Une carrière dans sa globalité se détache ici. Dans sa diversité de plus en plus assumée comme soliste naturellement – musique de chambre dès 1968 avec son complice le pianiste Vladmir Ashkenazy, concertante et symphonique surtout ; mais aussi comme chef d'orchestre et comme pédagogue. C'est une vocation réalisée de facto en complicité avec des noms aussi prestigieux que Barenboim, Mehta, Ashkenazy… autant de personnalités diverses, tempéraments différents qui ont su reconnaître en Perlmann, un

partenaire de choix, appréciable indiscutablement pour ses qualités humaines et violonistiques.



Après les aînés que sont Stern, Grumiaux, Oistrakh dont le jeu écouté à la radio fut une révélation, le déclencheur de sa vocation même, **Itzhak Perlman** affirme à travers ce legs discographique une somme esthétique d'où sa finesse de ton se distingue nettement. L'élégance et la pudeur expressive, le souci de la clarté sans calcul ni effet démonstratif, réalisent une sorte de synthèse entre intériorité et pure virtuosité, voie médiane très structurée et équilibrée frappant par sa précision et sa clarté dynamique, qui serait comme l'emblème préservé de cette école franco belge dont il affirme la prééminence en premier lieu dans ses choix de répertoire … Franck, Lalo jusqu'à Wieniewski le soulignent suffisamment dans le sommaire du coffret. Le violoniste se distingue encore de ses confrères par un sens du legato, une ligne ciselée dans le souffle qui apparente son élocution, à la voix humaine : l'exemple le plus frappant en serait ici son Berlioz élégantissime et sans effets démonstratifs d'aucune sorte (Caprice et rêverie opus 8, enregistrement parisien réalisé à la maison de la Mutualité en octobre 1980), entonné bel et bien comme l'expression d'un songe personnel. … pour nous, tout Perlmann est là. Clair et tendre, intime et pudique mais surtout profond et d'une simplicité complice. Un frère musicien comme on aimerait en connaître depuis toujours. Son humilité nous touche. Son naturel aussi qui font tant défaut à nombre de solistes actuels trop préoccupés par leur singularité narcissique. Ainsi c'est toujours la même question : servir la musique ou se servir de la musique ? Aucun doute concernant Perlamn : le violoniste a clairement choisi la première option.

En savoir plus sur http://www.clubdeutschegrammophon.com/albums/complete-recordings-on-deutsche-grammophon/#WuXWILDEiyfzVOTl.99

Coffret cd, compte rendu critique : **Itzhak Perlman, complete Recordings on Deutsche Grammophon**. Sortie : le 4 mai 2015. 25 cd Deutsche Grammophon

---

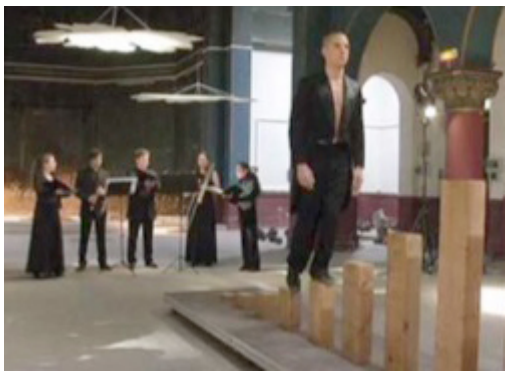
# Troyes : Vanités, spectacle phare de L'Échelle



**Troyes, mardi 19 mai 2015, 20h30 : L'Echelle chante les Vanités**. Le Théâtre de la Madeleine à Troyes accueille un nouveau spectacle entre musique et arts du cirque : une performance interdisciplinaire qui illustre et renouvelle un thème emblématique des XVIè et XVIIème siècles, celui des Vanités. Prenez quelques voix virtuoses, plusieurs acrobates inspirés… et voici que se précise l'une des distributions les plus improbables, réunie au service d'une forme musicale d'un nouveau genre, entre les geste vocal et le cirque. Une danseuse fait voltiger un pain de glace, un acrobate monte un jeu de poutres verticales qui compose un chemin ascensionnel, un circassien nu porte des pierres volcaniques qu'il roule puis empile en totem pendant qu'un autre se met en équilibre

sur une échelle aux sons de miniatures contemporaines et de la Renaissance (Aperghis, L'Estocart, Lejeune…) entonnés par les quatre voix solistes de l'ensemble L'Echelle. Spectacle total et performance spectaculaire. Durée: 1h15mn.

## » Vanités « … Gravure vivante par l'Echelle



Vanitas vanitatum… Vanité des vanités, tout est vanité : au XVIIè, les guerres, les pestes, les maladies entravent la vie terrestre et la condition humaine sont vécues comme une source de souffrances. Que vaut la vie s'il y a la mort ? En peinture, les artistes composent des Natures Mortes, assemblages d'objets sur lesquels règne le plus souvent un crâne : symbole de la finalité funèbre qui s'impose à l'homme. Le sablier pour le temps, la fleur pour la fragilité de toute espèce terrestre, le crâne pour la mort tel est l'enseignement des œuvres ainsi appréciées par les amateurs et cultivées par les artistes de toutes l'Europe. En musique les compositeurs chantent le même sentiment inéluctable d'abandon et de renoncement.

4 chanteurs solistes de l'ensemble L'Échelle convoquent Erasme, Machiavel, Montaigne et Brant entre autres, tissent d'envoûtantes résonances avec leurs complices circassiens et plasticiens pour édifier devant les spectateurs non pas une

nature morte mais une gravure vivante des Vanités à la façon de la Melancholia 1 du peintre de la Renaissance Albrecht Dürer.

**Mardi 19 mai 2015, 20h30**
**Troyes, Théâtre de la Madeleine**
Scène conventionnée
Rue Jules Lebocey – 10000 TROYES
Tél.: 03 25 43 32 10

Informations Réservations

**L'Echelle**
Charles Barbier et Caroline Marçot, direction artistique

avec Véronique Bourin, cantus
Caroline Boyer : mise en lumières
Olivier Debelhoir : acteur acrobate
Pierre Glottin : acteur acrobate
Alexandre Denis : acteur acrobate
Caroline Marçot : altus & direction artistique
Laura de Nerc : danseuse chorégraphe
Nicolas Rouault : bassus
Timothée Vandersteen : décors

**Programme du concert de L'Echelle à Troyes**



Programme trans-artistique autour des Octonaires de la Vanité du Monde à trois voix de Paschal de l'Estocart (ca. 1538-1587) et Claude Lejeune (1530-1600), de Récitations de Georges Aperghis (1945) & du Voyage de la larme de crocodile de Tona Scherchen-Hsiao (1938).

**Claude Lejeune** (1530-1600)
[ 20' ] Octonaires de la vanité du Monde

**Tona Scherchen-Hsiao** (1938)
[ 7’ ] Voyage de la larme de crocodile (1977)

**Paschal de l’Estocart** (ca. 1538-1587)
[ 20’ ] Octonaires de la vanité du Monde

**Georges Aperghis** (1945)
[ 50’’ ] Récitation 8 gauche (1977/78)
[ 1’10 ] Récitation 8 centrale
[ 2’20 ] Récitation 8 droite
[ 4’ ] Récitation 9
[ 1’ ] Récitation 10 gauche
[ 2’ ] Récitation 10 droite
[ 4’30 ] Récitation 11

---

# Livres, annonce. Jessye Norman : « Tiens-toi droite et chante ! » (Fayard)




**Livres, annonce. Jessye Norman : « Tiens-toi droite et chante ! » (Fayard)**. L’immense et légendaire soprano américaine Jessye Norman publie en 2015 ses mémoires : sorte d’autobiographie d’où jaillit une personnalité forte et généreuse qui ayant depuis l’enfance la passion du chant et de l’opéra, a mené une carrière musicale hors norme grâces à sa discipline, son sens du verbe, un dramatise qui enchanté, émerveillé, halluciné a souvent produit la grâce sur les planches : instants inouïs, partagés avec une Lorraine Hunt

par exemple et qui restent à jamais gravés dans la mémoire de ceux qui ont eu la chance de l'écouter directement… **Fayard** nous régale nous français avec qui la diva cultiva une relation très spéciale : comme le rappelle le visuel de couverture. En juillet 1989, pour le bicentenaire de la Révolution française, Jessye chantait la Marseillaise place de la Concorde, drapée dans le drapeau tricolore telle une pythie épique et jubilante.

La vie et la carrière se raconte ici depuis son enfance en Géorgie, ses attaches et ses amours familiales où rayonne surtout la figure de sa grand mère, elle même chanteuse de cantiques et de spirituals à l'église, et qui aimait (ce que fera par la suite Jessye l'héritière) passer dans les allées parmi les fidèles pour leur offrir ce chant divin et remercier ses voisins. Cela ne s'invente pas et cela forme une relation privilégiée à la musique, au chant, aux autres.

Le texte débute après la préface signée **James Levine**, directeur musical au Metropolitan Opera de New York, par une évocation saisissante de sa participation au concours de chant de la Radio Bavaroise à Munich en 1968 : au moment des soulèvements parisiens, alors que les States sont aussi en flammes après l'assassinat de Martin Luther King, la jeune chanteuse raconte sa détermination d'acier malgré les pressions inimaginables du jury munichois pendant les sélections…

**Avant Renée Fleming, Jessye Norman** a incarné un idéal féminin à l'opéra, faisant surtout les soirées les plus mémorables du Met : sa voix ardente et ciselée fait une tragédienne exceptionnelle et une diseuse saisissante : Wagner, Weber, Strauss, Rameau, Mozart, Verdi, Brahms, Mahler et Schoenberg auront été ainsi renouvelés. Leurs héroïnes Isolde, Euryanthe, Ariadne, Phèdre, La comtesse… auront gagné une nouvelle vérité, une profondeur et un éclat singuliers.



L'affinité avec la France s'incarne dans ses interprétations de Berlioz *(Les Troyens, Les Nuits d'été)*, de Rameau et dans son goût pour la mélodie française (comme lorsque Cecilia Bartoli chantait Ophélie). Citoyenne, politiquement engagée, Jessye Norman a œuvré pour les droits civiques aux États-Unis, contre la radicalisation inquiétante de la société américaine ; dignité, respect, égalité ne sont pas de vains mots pour cette diva humaniste sensible. Lecture magistrale et nécessaire à l'heure où les valeurs de fraternité déclinent. Prochaine critique complète de « Tiens-toi droite et chante ! » de Jessye Norman dans le mag cd, dvd, livres de classiquenews.com

**Livres. Jessye Norman : « Tiens-toi droite et chante ! » (Fayard).** EAN : 9782213686189. Parution : le 29 avril 2015. 350pages. Format : 135 x 215 mm. Prix public TTC: 20.90 €.



**LIRE aussi** : Jessye Norman : Roots, my life, my soul (2010) ; Jessye Norman a portrait (2008) ; *Présentation de la collection de cd* ***The Jessye Norman collection*** ***2*** *: a tribute by Philips, Decca : 4 cd thématisés (A Wagner collection, Live at Hohenems et Sazlburg recital, Brahsm et Schubert lieder, The song books… et aussi* ***The Jessye Norman collection 1*** *(5 cd thématisés dédiés à l'art de la diva américaine : Lieder de*

*Schubert et Mahler, 1984 et 1971 ; mélodies françaises, 1979, Berlioz, et Ravel, 1976) ; Spirituals, 1978 + Schubert, Gounod, Franck, chants sacrés, 1981 ; Lieder de Richard Strauss , 1982 ; Erwartung de Schoenberg, 1990 + Oedipus Rex de 1992).*

Portrait de Jessye Norman (Adrien de Vries, 2006)

---

# Reprise de La Traviata à Tours



**Tours, Opéra. Verdi : La Traviata. Les 20,22,24,26 mai 2015.** Inspirée de La Dame aux Camélias (Alexandre Dumas Fils), La Traviata est avant tout une histoire d'amour bouleversante et réaliste, dans laquelle le rôle principal, -focus scandaleux-, est réservé, pour la première fois, à une courtisane. Elle est jeune, jolie, surtout malade donc condamnée. Dumas fils doit faire mourir son héroïne pour qu'elle expie ses fautes commises par irrévérence des convenances, au mépris de la morale bourgeoise…
Sobre et essentiellement intimiste, c'est à dire huit clos à 3 personnages : la soprano amoureuse, le ténor « trahi », le baryton (père la morale) -, La Traviata (la fourvoyée en italien), bouleverse par le sacrifice consenti par la pècheresse, soucieuse de se sacrifier pour sauver l'honneur de la famille Germont, le fils qu'elle a aimé, et le père qui le lui demande.

***Reprise de La Traviata à l'Opéra de Tours***

# Violetta, mythe sacrificiel

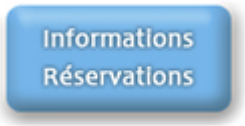


Verdi construit le drame par étape, chacune accablant davantage la prostituée qui entretient son jeune amant Alfredo. L'acte I est toute ivresse, à Paris, dans les salons dorés de la vie nocturne : c'est là que Violetta se laisse séduire par le jeune homme ; au II, le père surgit pour rétablir les bienséances : souhaitant marier sa jeune fille, le déshonneur accable sa famille : Violetta doit rompre avec Alfredo le fils insouciant. A Paris, les deux amants qui ont rompu se retrouvent et le jeune homme humilie publiquement celle qu'il ne voit que comme une courtisane (il lui jette à la figure l'argent qu'il vient de gagner au jeu) ; enfin au III, mourante, au moment du Carnaval, retrouve Alfredo mais trop tard : leur réconciliation finale scelle le salut et peut-être la rédemption de cette Madeleine romantique.

En épinglant l'hypocrisie de la morale bourgeoise, Verdi règle ses comptes avec la lâcheté sociale, celle qu'il eut à combattre alors qu'il vivait en concubinage avec la cantatrice Giuseppina Strepponi : quand on les croisait dans la rue, personne ne voulait saluer la compagne scandaleuse. La conception de l'opéra suit la découverte à Paris de la pièce de Dumas en mai 1852. L'intrigue qui devrait se dérouler dans la France baroque de Mazarin, porte au devant de la scène une femme de petite vertu mais d'une grandeur héroïque

bouleversante. Figure sacrificielle, Violetta est aussi une valeureuse qui accomplit son destin dans l'autodétermination : son sacrifice la rend admirable. Le compositeur réinvente la langue lyrique : sobre, économe, directe, et pourtant juste et intense. La grandeur de Violetta vient de sa quête d'absolu, l'impossibilité d'un amour éprouvé, interdit. Patti, Melba, Callas, Caballe, Ileana Cotrubas, Gheorghiu, Fleming, récemment Annick Massis ont chanté les visages progressifs de la femme accablée mais rayonnante par sa solitude digne. L'addio del passato au II, qui dresse la sacrifiée contre l'ordre moral, est le point culminant de ce portrait de femme à l'opéra. Un portrait inoubliable dans son parcours, aussi universel que demeure pour le genre : Médée, et avant elle Armide et Alceste, puis Norma.

**La Traviata de Verdi à l'Opéra de Tours**
**Nadine Duffaut**, mise en scène
**Jean-Yves Ossonce**, direction




Reprise d'une production représentée à Avignon en 2002

**Mercredi 20 mai 2015 – 20h**
**Vendredi 22 mai 2015 – 20h**
**Dimanche 24 mai 2015 – 15h**
**Mardi 26 mai 2015 – 20h**

**Opéra en quatre parties**
Livret de Francesco Maria Piave, d'après Alexandre Dumas Fils
Création le 6 mars 1853 à Venise
Editions Salabert-Ricordi (édition critique)

Direction : Jean-Yves Ossonce
Mise en scène : Nadine Duffaut

Violetta Valéry : Eleonore Marguerre *
Flora Bervoix : Pauline Sabatier
Annina : Blandine Folio Peres *
Alfredo Germont : Sébastien Droy
Giorgio Germont : Enrico Marrucci
Baron Douphol : Ronan Nédelec
Docteur Grenvil : Guillaume Antoine *
Gastone : Yvan Rebeyrol
Le Marquis : François Bazola

Orchestre Symphonique Région Centre-Tours
Choeurs de l'Opéra de Tours et Choeurs Supplémentaires

*débuts à l'Opéra de Tours

---

# Angers Nantes Opéra. Eugène Onéguine de Tchaikovski



**Angers Nantes Opéra. Tchaïkovski : Eugène Onéguine. 19 mai-16 juin 2015**. 7 représentations. Erreurs de jeunesse… Tatiana, jeune âme romantique s'éprend d'un cynique désabusé Eugène, qui par orgueil tue en duel son meilleur ami, le plus loyal, Lenski, pourtant promis à la belle Olga. Ecartée Tatiana devient princesse Grémine et quand elle retrouve en fin d'action Onéguine, enfin conscient et réceptif à son amour, il est trop tard : Tatiana ne quittera pas son époux pour le dandy léger.

L’amertume et les remords d’Onéguine, la constance de Tatiana, en un contraste saisissant ferment ce chapitre de l’école amoureuse, initialement conçue par Pouchkine en 1830.

reprise attendue d’Onéguine à Angers et à Nantes

## Tchaikovski : exprimer Pouchkine

Subtil orchestrateur, génial mélodiste, dramaturge né aussi, Tchaikovski peint en 1877, l’univers poli voire hypocrite de la bonne société russe de la fin XIXè, puritaine, faussement croyante, barbare, superficielle. Sa faculté à exprimer les sentiments nobles et purs (l’air de la lettre de Tatiana qu’elle adresse à Onéguine), la désespérance et la solitude maudite aussi (l’air de Lenski : l’un des plus beaux de toute la littérature lyrique russe) affirment le talent du compositeur habile narrateur, fin psychologue. Finalement il n’est que Onéguine qui ne chante pas vraiment d’air mais sa présence quasi continuelle, conduit l’œuvre, dévoile le sombre ressentiment d’un cœur détruit qui finalement s’ouvre à l’amour, sans être vraiment sauvé ; l’errance et la résignation sont ses lots intimes.

Tchaikovski porte à la scène la langue puissante et directe de Pouchkine, l’inventeur de la langue russe au théâtre. Le compositeur adapte 3 fois ses pièces et drames : Mazeppa en 1884, La Dame de Pique en 1890 et donc Eugène Onéguine en 1877, première approche pouchkinienne, la plus dense, la plus introspective aussi, dans laquelle il projeta certainement ses propres sentiments. La force d’Eugène Onéguine n’est pas spectaculaire mais psychologique et émotionnelle, dévoilant

deux décalées, inadaptées au monde : Eugène par son cynisme et ses blessures, comme Tatiana dans son rêve de Cendrillon. En définitive, Tchaïkovski de décrit pas les vers de Pouchkine : il les exprime. Angers Nantes Opera reprend la production d'Eugène Onéguine, créé en Lorraine en 1997.

**Nantes / Théâtre Graslin**
**mardi 19, jeudi 21, dimanche 24, mardi 26, jeudi 28 mai 2015**

Informations Réservations

**Angers / Le Quai**
**dimanche 14, mardi 16 juin 2015**

**Eugène Onéguine de Tchaikovski à Angers Nantes Opéra**
Scènes lyriques – en trois actes et sept tableaux.
Livret de Piotr Ilitch Tchaïkovski et Constantin Chilovski d'après Eugène Onéguine, roman en vers de Alexandre Pouchkine.Créé au Théâtre Maly de Moscou, le 29 mars 1879.
Direction musicale: Lukasz BorowiczMise en scène: Alain Garichot

avec
Charles Rice, Eugène Onéguine
Gelena Gaskarova, Tatiana
Claudia Huckle, Olga
Suren Maksutov, Lenski
Oleg Tsibulko, Le Prince Grémine
Diana Montague, Madame Larina

Stefania Toczyska, Filipievna
Éric Vignau, Monsieur Triquet
Éric Vrain, Un Capitaine et Zaretski

Choeur d'Angers Nantes OpéraDirection Xavier RibesOrchestre National des Pays de la Loire

Production de l'Opéra de Nancy et de Lorraine,créée à Nancy le 19 avril 1997.
[Opéra en russe avec surtitres en français]

---

# CD, compte rendu critique. The Tempest, inspiré par Shakespeare. Musiques de Locke, Martin, Hersant, Pécou, Purcell… La Tempête. Simon-Pierre Bestion (1 cd Alpha, 2014)

**CD, compte rendu critique. The Tempest, inspiré par Shakespeare. Musiques de Locke, Martin, Hersant, Pécou,**

**Purcell… La Tempête. Simon-Pierre Bestion (1 cd Alpha, 2014).** *The Tempest* de 1611 de Shakespeare inspire La Tempête, projet collectif porté par son créateur **Simon-Pierre Bestion** (ex créateur d'Europa Barocca et de Luce Del Canto) : un cercle variable d'artistes dont les individualités associées composent une manière d'arène vivante, une compagnie cohérente et pourtant fourmillant de personnalités distinctes. Joignant toujours le geste et le mouvement à la précision très habitée du chant, accompagné par un groupe d'instrumentistes remarquablement mordants et palpitants, le groupe La Tempête nouvellement né (1er janvier 2015) subjugue ici de facto dans un spectacle où c'est essentiellement la vie et l'exclamation agissante qui s'affirment. La réussite de l'offre s'appuie sur un formidable groupe de chanteurs : percutants, diseurs inspirés et donc un continuo qui est précisément ce que le jeune chef annonce dans sa note d'intention sur son projet : ambassadeurs de sons *chauds, colorés, incarnés*. C'est donc en plus de son expressivité, une esthétique sonore spécifique. Ajoutons surtout la présence du **théâtre** : tout l'enregistrement tend vers la scène, et l'auditeur pense constamment au prolongement visuel – incarné- de la sélection de partitions ainsi assemblée.

**Associant Purcell, Pécou, Locke , Hersant et Martin, Simon-Pierre Bestion réécrit the Tempest de Shakespeare**

# Mask des temps mêlés

La suggestion des atmosphères, l'approfondissement des situations nourrit un goût pour la caractérisation par le groupe : chef et chanteurs alternent tout en suivant l'intrigue de The Tempest, pièces chantées surtout choralement, baroques ou contemporaines. Le chant solo n'est pas le fil conducteur, plutôt un chœur qui expire, s'alanguit, peint constamment des paysages sonores dramatiquement ciselés. L'auditeur suit les enchantements du mage Prospero sur son île, d'abord inspiré par l'esprit de vengeance ; puis, dévoilant une étonnante leçon d'humanité. Entre temps, le profil captivant d'Ariel dont il a fait sa créature démoniaque et aérienne, alterne avec la figure plus tendre de Miranda, jeune cœur d'amour épris dont la pureté casse le fil des fatalités fratricides.
On passe par exemple dans l'acte I, des superbes climats de Matthew Locke (*Curtain tune*), de l'hallucination purcellienne au *Songs d'Ariel* de Frank Martin (1950), ou *Falling star* de Philippe Hersant (2005). Ce passage d'un siècle à l'autre, accusant les contrastes poétiques, confirment la disposition stimulante des interprètes ; tout l'enchaînement ensuite du V, associant Purcell, Frank Martin, Locke s'avère tout autant exaltant; et le chant soliste n'est pas exclu comme l'atteste au III, entre autres, *Dorinda's song* du baroque James Hart par le soprano clair de **Chantal Santon**, accentué encore par le traverso qui lui est associé… Sans omettre comme final du même III, le velouté sombre de la mezzo **Lucile Richardot** et son formidable potentiel dramatique (Remember de *You are three men of sin…*).

Nostalgie chorégraphique des baroques (Locke, Purcell, au final si lullystes dans cet abandon raffiné), percutantes suggestions des « modernes » : Martin (défenseur du baroque), Pécou (aux accents amérindiens…), Hersant (et son goût pour l'anglais) font un formidable parcours sonore qui aiguise l'imaginaire et la conscience, excite l'esprit et le goût.

La justesse du chant collectif, le murmure enchanteur des

instrumentistes, la conception même du spectacle dans l'enchaînement des tableaux des 5 actes ainsi reconstitués comme s'il s'agissait d'un *pasticcio*, forment ce mask contemporain des temps mêlés ; des qualités qui affirment bel et bien la maturité originale d'un nouvel ensemble désormais à suivre : **La Tempête** ; sa proposition et son esprit titillent notre conception de la musique et du concert. Un collectif qui fait bouger les lignes, en somme. Ne manquez pas La Tempête version spectacle cette fois, à l'affiche en avril 2015 : lundi 11 mai 2015, 20h30 aux Bernardins à Paris.

**The Tempest, inspiré par Shakespeare. Musiques de Locke, Martin, Hersant, Pécou, Purcell… La Tempête**. Simon-Pierre Bestion. 1 cd Alpha, enregistré en juillet 2014 en France (Choisy le roi). Durée : 1h20mn.

---

# Mozart symphonique : Nathalie Stutzmann dirige la Haffner et la Jupiter



**Paris, TCE. Concert Mozart, Nathalie Stutzmann. Le 12 mai 2015, 20h. Haffner, Concerto pour clarinette...** La contralto **Nathalie Stutzmann** ne chante pas mais dirige son premier concert à la tête de l'Orchestre de chambre de Paris. Artiste invitée de la phalange parisienne, la cantatrice chef s'engage pour Mozart et offre une soirée « *Promenades à Salzbourg*« . En 1782, le compositeur

qui a quitté Salzbourg pour Vienne reçoit la commande d'une nouvelle symphonie, en l'occurrence pour fêter l'anoblissement de Siegmund Haffner dont le compositeur avait 6 années auparavant écrit une Sérénade pour le mariage de la fille. En 1786, Mozart vient de créer avec triomphe L'Enlèvement au sérail qui marque la puissance de l'opéra en langue allemande (singspiel). Submergé par les commandes, Mozart compose la nuit et achève la Haffner le 3 août 1786, alors qu'il tout juste l'époux de son adorable Constanz.



**Symphonie Haffner, 1786. Plan : allegro con spirito, andante, menuetto, finale : presto. L'Allegro initial** affirme une énergie proche de l'exclamation exaspérée voire de la colère tout en intégrant la manière de JS Bach que Mozart copiait alors avec admiration. L'Andante contraste singulièrement avec le premier Allegro : d'une sérénité proche de la Sérénade avec même des accents mélancoliques. Après la fraîcheur du **Menuet** auquel Mozart semble vouloir donner des développements nouveaux, le **Finale : Presto** emprunte à l'Enlèvement au sérail l'air de triomphe du chef des esclaves Osmin : entrain, allégresse d'une séquence qui doit être jouée aussi vite que possible dans un dernier rire empressé. De toute évidence par ses réussites contrastée, la modernité du premier mouvement, l'effet des contraste d'une rare intelligence, l'essence théâtrale, dramatique et même précisément opératique de la Haffner, voici l'une des plus importantes Symphonies Viennoises de Mozart, de facto la plus prometteuse car la première d'une série frappant par son intelligence et son originalité.



**Symphonie n°41 « Jupiter » (1788)** : K 551, la 41è dite Symphonie « Jupiter »: en ut, le dernier opus symphonique de Mozart marque l'affirmation et le triomphe des valeurs humanistes, en liaison avec ses affinités franc-maçonniques. Le plan est l'un des plus équilibrés qui soient: vaste architecture, solennelle et légère à la fois, qui semble fixer sans l'assécher le plan sonate et aussi récapituler toutes les passions éprouvées et vécues au cours des deux Symphonies précédentes; et leur donner une réponse, comme un prolongement en forme d'apothéose : en particulier si l'on joue dans la continuité la dernière agitation de la 39è puis le premier mouvement de la 40è: un monde surgit alors avec la Jupiter, celui plein de souffle et d'une vitalité régénérée qui annonce immédiatement la vision et l'activité de Beethoven. Jouer dans leur continuité organique les 3 dernières Symphonies de Mozart est un pari risqué pour les interprètes mais une expérience musicalement pertinente: l'auditeur peut rétablir l'enchaînement des parties et prendre conscience de l'œuvre magistralement cohérente de Mozart à la fin des années 1780. **Nikolaus Harnoncourt** en a récemment démontré au disque la profonde unité organique. Ainsi le 10 août 1788, Mozart met-il un terme à sa propre aventure purement symphonique, affirmant dans l'ut majeur, sa maîtrise éblouissante du contrepoint comme de l'harmonie :



***Autant la sol mineur*** *déroute par sa palpitation envoûtante fondamentalement irrésolue, autant dès son entrée magistrale par son allegro vivace,* ***la Jupiter*** *affirme sa souveraine quiétude balisée à laquelle Harnoncourt apporte de superbe respirations sur un tempo plutôt (lui aussi) serein. Le Cantabile qui suit affirme mais sur le ton d'une tendresse franche, le sentiment de plénitude avec des pupitres (bois et vents) d'une fusion magique. Mozart n'évite pas quelques lueurs plus inquiétantes, tentation de l'abîme bientôt effacée/atténuée par la somptuosité discursive de l'orchestre aux teintes et nuances d'une diversité étonnante. Mais on sent bien que la dynamique jaillissante et millimétrée, les mille nuances expressives et les mille couleurs qu'apporte Harnoncourt, profitent de sa connaissance très poussée de la vie et de l'écriture mozartiennes : Harnoncourt a en mémoire, l'expérience de Mozart dans l'oratorio haendelien et dans celui des grands compositeurs contemporains, en particulier CPE Bah dont il dirige l'oratorio La Résurrection et l'Ascension de Jésus, au printemps 1788 soit juste avant de composer le triptyque qui nous occupe : scintillement instrumental, raffinement orchestral, combinaisons jubilaire des solistes de chaque pupitre. … l'idée d'un rapprochement entre l'écriture hautement inspirée du fils Bach est évidemment tentante. Qu'il soit ou nom fondamentalement inspiré par un sujet sacré fondant sa religiosité expliquant sous la plume de Harnoncourt l'usage du terme « oratorio » …, l'éloquence très individualisée de chaque instrument ou de chaque pupitre rappelle évidemment par leur jeu concertant en dialogue permanent, l'arène continue d'un vrai drame instrumental – nous ne dirions pas oratorio mais plutôt en première choix, opéra instrumental-, dont la souffle et comme le discours nous parlent constamment » … (extrait de la critique complète du CD « instrumental oratorium « , les 3 dernières Symphonies de Mozart par Nikolaus Harnoncourt, rédacteur : Camille de Joyeuse).*

# Promenades à Salzbourg

**Concert Mozart. Orchestre de chambre de Paris, Nathalie Stutzmann**




**Mardi 12 mai 2015, 20h**

**Paris, Théâtre des Champs-Elysées**

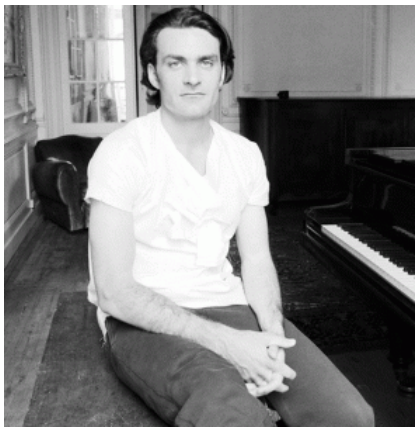
*Symphonie n° 35 en ré majeur « Haffner »*
*Concerto pour clarinette et orchestre en la majeur*
*Symphonie n° 41 en ut majeur « Jupiter »*

**VOIR l'annonce vidéo du concert Mozart, « Promenades à Salzbourg » au TCE dirigé par Nathalie Stutzmann, le 12 mai 2015** : travail avec les instrumentistes de l'Orchestre de chambre de Paris ; pourquoi l'expérience de la cantatrice peut-elle être d'un bénéfique apport dans l'interprétation de Mozart ? ; caractère des œuvres choisies, regard sur le Concerto pour clarinette, la Symphonie Haffner…

---

# Récital du pianiste Ivan Ilic

# à Paris



**Paris, le 29 mai 2015, 20h. Récital du pianiste Ivan Ilic. Sons de l'invisible…** La Fondation des Etats-Unis à Paris accueille le pianiste Ivan Ilic pour un récital qui reprend en grande partie l'enchaînement des pièces enregistrées dans son dernier album intitulé **The transcendentalist** : sélection de perles confinant à l'abstraction et au renoncement signé Scriabine, Cage, Wollschleger, Feldman (et son énigmatique Palais de Mari)… Le clavier d'Ivan Ilic vibre au diapason des sphères et de l'indicible… *Derrière le jeu acrobate et la réalité matérielle du clavier, la pure émanation de mondes inconnus, brossés comme des visions à la fois introspectives et contemplatives se profilent ; des questionnement intimes qui font de la musique, l'émanation d'humanismes critiques à l'œuvre, s'invitent : tel est le défi de ce disque très personnel qui implique et révèle derechef la grande sensibilité du pianiste Ivan Ilic, son exigence artistique comme sa fougue et son questionnement interprétatif* (ainsi s'exprimait au moment de la sortie du disque notre rédacteur Lucas Irom).



**Ivan Ilic révèle les sensibilités diverses des compositeurs qu'il a choisis mais qui tous convergent en un questionnement suspendu, emperlant les sons des mondes invisibles** ; voici … » *le mysticisme de Scriabine, la pensée bouddhiste de Cage, l'approche hautement intuitive de Feldman aux questionnements hypnotiques, l'offrande synthétique d'un Wollschleger dont l'écriture synesthésique paraît récapitulative de tous.*
*La sérénité chantante et liquide, déjà éthérée, mystique du*

*premier Scriabine (Prélude opus 16), puis sa face plus insouciante et comme libérée (Prélude opus 11) ; les climats suspendus énigmatiques de Cage (Dream, 1948), énoncés à l'infini comme des questions sans réponses, des broderies ou des arabesques projetées dansantes dans l'espace (In a Landscape, même date, liquide et cyclique) aux résonances de gong asiatiques (alors que s'agissant de Feldman, l'idée de gong basculerait plutôt vers l'annonce funèbre de glas).*
*Scriabine s'avère le plus inventif, le plus visionnaire et le plus expérimental, un mentor pour tous, une puissante source d'inspiration…. (…) Même accomplissement pour le dernier tableau, le plus long de tous : Palais de Mari (1986) signé Feldman, où le questionnement interroge la forme même, et le silence et la résonance ultime ; où le bruit de la mécanique du clavier participe d'une question qui touche l'essence et le sens de la musique comme langage de connaissance et de dépassement. Le jeu puissant, intense confine à l'exténuation d'une formulation condamnée à se répéter sans trouver d'écho libérateur*. «

**Près d'un an après la sortie de son disque** événement intitulé *The Transcendentalist*, le pianiste Ivan Ilic, trop rare en France et surtout à Paris, offre le 29 mai 2015, un superbe voyage musical inspiré de son dernier disque. L'album avait retenu l'attention de la Rédaction cd de classiquenews qui n'hésitait pas à lui décerné le CLIC de classiquenews de mai 2014.

**LIRE** notre compte rendu critique complet du dernier CD « The Transcendentalist » d'Ivan Ilic par Lucas Irom . The Transcendentalist. Ivan Ilic, piano. Scriabine, Cage, Wollschleger, Feldman. 1 cd  Heresy. Durée: 1h04. Enregistré en novembre 2013 à Paris.

**Récital du pianiste Ivan Ilic à Paris**

**Festival “La Fête de la Cité”**

**Fondation des Etats-Unis à Paris**

15 Boulevard Jourdan – 75014 Paris

01 53 80 68 80

Entrée libre – réservation conseillée :

http://www.feusa.info/?p=1042

Au programme :

**Frédéric Chopin**

Nocturne Opus 9 no 1

Nocturne Opus 62 no 2

**John Cage**

In a Landscape (1948)

**Alexandre Scriabine**

Prélude Opus 16 no 1

Prélude Opus 31 no 1

Guirlandes Opus 73 no 2

**Morton Feldman**

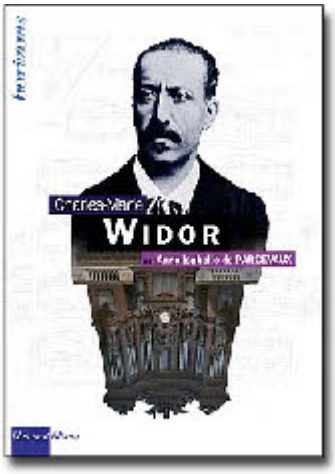
Palais de Mari (1986)

Illustrations : Ivan Ilic ; Morton Feldman, photo d’Earle Brown (DR) / Paris, mai 1968.

# Livres, compte rendu critique. Charles Marie Widor par Anne-Isabelle de Parcevaux (Bleu Nuit éditeur)

**Livres, compte rendu critique. Charles Marie Widor**. *Etonnant profil, prestigieuse carrière, prolifiques dons que ceux de Charles-Marie Widor (1844-1937) : un compositeur adulé, majeur en son temps, aujourd'hui totalement boudé des salles de concerts (!) et qui mérite absolument ce texte documenté, vivant, qui se lit comme un roman.*

Widor, orgnaiste et compositeur




On ignore souvent que derrière la stature de l'héritier lyonnais le plus doué d'une famille d'organistes, se cache un tempérament de compositeur, qui encouragé et soutenu par Cavaillé-Coll, Saint-Saëns, Gounod entre autres, rétablit l'excellence française de l'orgue dans la seconde moitié du XIXè et contribua aussi à la vitalité de l'écriture musicale dans l'Hexagone. Elève à Bruxelles de l'illustre Jacques-Nicolas Lemmens (maîtrise de l'orgue et enseignement de ce que l'on croyait alors dans le sillon du grand JS Bach) et aussi de Fétis (pour la composition), le jeune Widor atteint une perfection qui n'existait plus en France en 1863. A 25 ans, il devient légitimement organiste à Saint-Sulpice à la mort de Lefébure-Wély en janvier 1870… Comme son prédécesseur, César Franck, autre organiste compositeur, Widor écrit plusieurs pièces d'envergure pour l'orgue seul, qu'il nomme

« Symphonies » ; mais on doit aussi redécouvrir d'urgence ses pièces chambristes, dont le Trio, le Quintette pour piano (1868), ses Quatuors, miracles de poésie dans la mouvance de Schumann et de Mendelsohn.
Après la défaite de la France en 1870, et le choc national que suscite ce revers, Widor participe activement à la renaissance de l'art musical français porté et cristalisé par la jeune Société nationale de Musique (fondée en 1873) et dirigé par le seul symphoniste valable et actif après Berlioz, Saint-Saëns. Même Widor offre sa première Symphonie pour orchestre en 1873, auquel succèdent ses Concertos pour piano, violon et surtout violoncelle. Adulé par ses ainés et ses pairs, Widor fait les beaux soirs de l'élite parisienne, dans les salons en particulier grâce à ses opus chambristes et ses recueils de mélodies (d'après Bainville, Gaultier, Hugo soit les Parnassiens…, et dans le style raffiné de Schumann et de Gounod). Evidemment, Widor succombe à la fièvre wagnériste, assistant comme Liszt, Tchaikovski, Bruckner ou Mahler… à la première Tétralogie en 1876 dans le théâtre de Bayreuth, juste inauguré.



Son œuvre et sa rénommée grandissent encore quand il joue ses Symphonies pour orgue en 1878 et 1879 dans la toute nouvelle salle du Trocadéro (butte Chaillot), contenant jusqu'à 5000 personnes et inauguré pour l'expo universelle.  Puis ce sont coup sur coup son Psaume 112 et son motet Laudate Pueri Dominum écrits en 1879 pour l'inauguration de l'orgue de Saint-François Xavier qui le propulsent encore en haut de l'affiche, à tel point que la Société philharmonique de Londres lui commande d'après Goethe La Nuit de Walpurgis et que l'Opéra de Paris rempile pour un ballet, La Korrigane, féerie fantastique en deux actes créée en 1880 qui avant le

Casse noisette de Tchaikovski, associe le typophone, futur célesta à la figure de la Reine des Korriganes, préfiguration de ce que fera le compositeur russe pour son évocation de la fée dragée ! Voilà qui en dit assez sur le talent d'orchestrateur de Widor, son audace, et sa sensibilité pour les timbres.
On découvre page par page l'étendue d'une culture musicale, d'une générosité humaine, d'une engagement pas seulement artistique mais aussi humain et humaniste il s'est dépensé sans compté pendant la première guerre et est à l'origine de la fondation de la Casa Velazquez à Madrid, équivalent de l'Académie de France à Rome… Il est temps de rétablir Widor parmi ses pairs et de faire entendre sa musique pour orgue, orchestre, instruments chambristes. C'est une faute de l'ignorer encore à ce point. Le livre édité par Bleu Nuit éditeur répare une indifférence injustifiée.  A l'heure où l'on ambitionne de ressusciter les grands noms du romantisme français, Widor attend toujours son heure.

**Livres, compte rendu critique. Charles Marie Widor par Anne-Isabelle de Parcevaux (Bleu Nuit éditeur)**. Parution : Avril 2015. ISBN : 978 2 35884 046 0. 176 pages. Prix indicatif : 20 €.